

## Du Tremblay à son meilleur

*Ces Vues animées*, ce sont bien des récits comme l'indique la couverture du livre, mais des récits autobiographiques

Michel Tremblay, *Les Vues animées* suivi de *Les Loups se mangent entre eux*, Montréal, Leméac, collection « Récits », 1990, 190 p.

Adrien Thério

---

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1991). Compte rendu de [Du Tremblay à son meilleur : ces *Vues animées*, ce sont bien des récits comme l'indique la couverture du livre, mais des récits autobiographiques / Michel Tremblay, *Les Vues animées* suivi de *Les Loups se mangent entre eux*, Montréal, Leméac, collection « Récits », 1990, 190 p.] *Lettres québécoises*, (62), 40–41.

# Du Tremblay à son meilleur

Ces *Vues animées*, ce sont bien des récits comme l'indique la couverture du livre, mais des récits autobiographiques.

AUTOBIOGRAPHIE  
ADRIEN THÉRIO

Évidemment, l'auteur s'y serait pris autrement s'il avait voulu écrire une véritable autobiographie. Il se serait arrêté un peu plus longtemps aux joies et aux peines de ses années d'école ou d'apprentissage, mais ce n'était pas là son propos. Son propos, c'était de nous dire comment il en était venu, à dix ans et même plus jeune, à devenir amoureux fou des «vues animées», comme on disait à cette époque-là. Cela commence avec *Orphée*, où la mort «regardait Jean Marais dans les yeux». C'était à la télévision. Michel Tremblay et sa mère regardaient ces deux-là sans trop savoir ce qui se passait, mais en comprenant déjà qu'il s'agissait là d'une forme de vie qui était plus vraie que la vie elle-même. Michel Tremblay ne s'en est peut-être pas rendu compte, à ce moment-là, mais il venait de faire une découverte qui le mènerait droit au métier d'écrivain. Écouter des personnages qui savent si bien dire les choses, qui savent trouver les mots justes et se renvoyer la balle par des pirouettes verbales les plus inimaginables, n'était-ce pas ce qu'il y avait de plus beau au monde ? Tremblay ne devait pas s'en sortir, et c'est tant mieux. À un moment donné, en regardant *Orphée*, il s'avoue ceci :

*Alors quelque chose que je ne comprenais pas se produisit. D'un seul coup mon cœur monta dans ma gorge, j'eus l'impression que j'allais tomber par en avant, un frisson me plia en deux : pour la première fois de ma vie je ressentis cette boule d'émotion, incontrôlable et souvent surprenante parce qu'inattendue que je retrouverais si souvent au cinéma et au théâtre, ce moment où s'écroule toute résistance et où l'on se rend pieds et poings liés à une œuvre...*

Évidemment, tous les jeunes aiment le cinéma, tous les jeunes ont aimé et aiment peut-être encore, à un âge avancé, les films de Walt

Disney. Cela détend et on passe à autre chose. Mais chez Tremblay, ce n'était pas de la détente. **C'était une force intérieure qui le poussait à vouloir savoir ce qui se passait de l'autre côté du miroir**, ce qui propulsait ces personnages dans des drames qui les emportaient au bout d'eux-mêmes. La phrase que j'ai citée plus haut n'est pas la seule qui prouve que l'auteur venait de découvrir sa voie, sa vocation. Il y a dans presque chaque récit des mots clefs qui renvoient à cette sorte d'illumination. Ainsi, quand sa mère l'amène voir *Cendrillon* au Théâtre Outremont — une randonnée rocambolesque s'il en fut une —, film que d'un commun accord on regarda quatre fois, l'auteur déclare : «De l'heure qui suivit, il me reste une sensation d'étouffement de bonheur. J'ai ri, j'ai pleuré, j'ai eu peur...» À la page suivante, il avoue qu'à la fin du film, au mot «End», il était épuisé, mais il s'agit d'un épuisement bien spécial puisqu'il ajoute :

*Dire que j'aurais voulu que ça continue, que ça ne finisse jamais serait un peu un euphémisme. Je ne voulais plus rien savoir de la réalité, même de l'été qui commençait, même des journées au parc Lafontaine ou à l'île Sainte-Hélène...*

Puis, ce fut *Bambi*, ce fut *Blanche-Neige et les Sept Nains*. Mais le garçon prend de l'assurance, et il veut aller seul au cinéma. S'engage alors toute une discussion entre son père et sa mère. Cette dernière craint de perdre son enfant. C'est ici qu'on apprend que, même si ce sont les «vues animées» qui ont permis à Tremblay de trouver sa vocation, sa mère y était aussi pour quelque chose. Après la discussion entre les parents, le père a cette réflexion :

*T'es tellement dramatique Nana que Jean Després devrait t'engager pour écrire Jeunesse dorée quand a'va être fatiguée. Tu viens de nous en décrire une saison complète ! J'ai jamais compris pourquoi t'es pas devenue une actrice. T'aurais fait pâlir Marthe Thierry elle-même.*

Le jeune garçon comprend qu'il a gagné la partie. Et il confie :

Ma mère avait le sens du drame, mon père celui du ridicule ; c'était donc un match parfait. Ma mère, aussi intelligente fût-elle, échafaudait souvent d'inraisemblables tragédies que mon père se faisait un malin plaisir de désamorcer d'une seule et lapidaire réplique. Ils en riaient, ils esquissaient quelques pas de danse dans la salle à manger et ma mère disait : «Tas encore gagné ! Tu vas finir par me faire damner maudit ratoureur !» Cette fois, cependant, elle ajouta : «Cbus pas sûre que t'ayes raison... Dix ans... À dix ans, moé, j'étais encore dans les jupes de ma mère...», ce à quoi il répondit : «Lui aussi malheureusement.»

Comme on le voit, le futur écrivain, qui trouvait dans les vues animées des drames qui n'avaient rien à voir avec la vie réelle et s'en délectait, avait déjà chez lui un auteur qui transformait la vie réelle en drames. Il puiserait plus tard à cette source pour inventer les siens. Et pour faire de beaux dialogues, il n'aurait qu'à trouver la bonne répartie comme son père.

La plus belle confirmation des talents de sa mère nous est donnée au chapitre suivant qui porte sur *La Fille des marais*, film basé sur la vie ou plutôt la mort de Maria Goretti. L'enfant est parti voir ce film au théâtre Outremont en compagnie de plusieurs copains et copines. Après deux représentations, les copains et copines s'en vont. Le jeune Tremblay décide de rester pour une troisième et même une quatrième représentation parce qu'il veut savoir quel objet précieux Maria refusait de donner à son cousin Alexandro qui finira par la poignarder parce qu'elle ne veut pas céder. Céder quoi, se demande-t-il ? Il n'ose pas demander à ses amis de peur de faire rire de lui. Finalement, il rentre à la maison sans l'avoir appris, et c'est là que ça se corse. Il n'était évidemment pas là quand sa mère a fait une grande scène, mais le chapitre commence par la description de cette scène. Elle est plus vraie, plus réaliste que les autres sorties que sa mère fait devant lui. Ce chapitre me rappelle *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* de Gabrielle Roy. La romancière n'est pas là elle non plus quand Éveline décide d'aller voir son frère en Californie. Je m'étais dit : «Quand même, faut pas charrier.» Mais le miracle se produit, et dès les premières pages, on



oublie qu'elle n'a pu voir ce qu'elle raconte. C'est le même miracle qui se produit ici. Et cette fameuse scène qui dure presque sept pages commence ainsi : «C't'enfant-là va finir par me rendre folle. Ma mère attachait son tablier en faisant les cent pas dans la cuisine. Le bœuf aux légumes avait fini de mijoter...»

Je ne vous en dirai pas plus tout simplement parce que c'est le grand chapitre du livre, celui qui mérite à lui seul deux fois le prix du livre.

Vous constaterez en continuant votre lecture que Tremblay a une mémoire du tonnerre. J'ignore s'il a, pour les besoins de la cause, fouillé les journaux du temps, mais c'est tout un pan de la vie intellectuelle de cette époque qu'il étale sous nos yeux avec les titres de douzaines de films canadiens — «canadiens» voulait dire «canadien-français» —, français et américains, les noms de centaines de comédiens d'ici et d'ailleurs. La page 130, à cet égard, est éloquente. Il y a là au moins une trentaine de noms d'écrivains de toutes les nationalités qui ont tous d'une façon ou d'une autre marqué le jeune Tremblay. On passe de Jules Verne à Jack London, d'Yves Thériault à Félix Leclerc, de Tennessee Williams à Julien Green. Et tout est placé dans une juste perspective.

Le livre se termine par un court roman que l'auteur a écrit à l'âge de seize ans, *Les Loups se mangent entre eux...* L'éditeur nous dit que c'est une version intégrale «avec ses naïvetés et ses audaces de fond et ses 'imperfections' de forme». **Je doute que le jeune Tremblay ait pu si bien écrire à cet âge.** Les «imperfections de forme», il n'y en a à peu près pas. Peu me chaut qu'il ait fait les corrections qui s'imposaient avant de publier ce texte. Le récit est bien fait. L'analyse psychologique est juste. C'est ce qui compte. L'auteur, à cet âge, était déjà un écrivain.

**Les Vues animées, c'est un livre essentiel pour comprendre le cheminement de Michel Tremblay et, en fin de compte, pour mieux comprendre son œuvre.**